

MARYAM SACHS

SANS TE DIRE ADIEU

*roman*

[www.lepassage-editions.fr](http://www.lepassage-editions.fr)



LE PASSAGE

*À Jounam*

Couverture : Julien Levy

© Le Passage Paris-New York Editions, 2007

*J'ai survécu à mes désirs  
Et quitté mes rêves. Lucide,  
Il ne me reste qu'à souffrir  
Devant les fruits de mon cœur vide.*

Pouchkine

**JOUR UN**

*Ce sont les étoiles,  
les étoiles tout là-haut  
qui gouvernent nos existences.*

Shakespeare, *Le Roi Lear*

Je n'ai jamais voulu apprendre à conduire. Je peux marcher, longtemps, très longtemps. Courir jusqu'à plus soif et plus souffle. Dessiner des chemins de vie ou de survie à l'infini, poser l'empreinte de mes pas sur toutes les terres du monde, sauf la mienne, puisque je suis en exil. Je peux prendre des autobus, des tramways ou des taxis, et marcher de nouveau si la dernière rame du métro ne répond pas à mon appel, lorsqu'il est trop tôt ou trop tard. Je peux parcourir la ville, me nourrir de ses secrets, de jour et de nuit, comme on part en voyage avec son âme pour tout bagage.

De tout cela je suis capable, et de bien plus encore, mais conduire, non. Je ne le peux pas. L'attention, la concentration qu'il me faudrait me détourneraient alors de tous ces petits signes célestes qui font qu'une vie n'est pas juste une vie, mais une histoire, une vraie, riche de personnages, de rencontres, de lieux interdits, de batailles à livrer. Parce que les pas

que l'on fait un soir, soi-disant au hasard ou sans but, sont les trésors doux-amers de notre existence. Marcher est ma façon à moi de ne pas souffler sur le mystère de ma destinée, comme on souffle sur la flamme d'une bougie, cette bougie aux senteurs de tubéreuse qui brûle en permanence chez moi, réminiscence voluptueuse et mystique de mon pays perdu. J'aime entendre la petite voix qui accompagne mes pas, ce murmure : « *What if?* » Et si je n'étais pas entrée dans ce bar ? Et si je n'avais pas croisé son regard dans ce restaurant ?

Arpenter la ville et, comme l'écrit le philosophe iranien Dariush Shayegan, ne pas se dérober devant les trois sensations qui s'y entremêlent : l'interdit, la tentation et la beauté. « Tu vois bien que tu ne veux pas grandir puisque tu refuses d'être autonome », me dit Kamran, mon mari, qui parfois ne voit en moi que la petite Iranienne exilée mais gâtée par la vie qui lui a dit « oui », quatorze ans plus tôt, un 21 mars, le premier jour du printemps. En Iran, c'est le nouvel an, mais aussi une date symbolique pour un mariage heureux. Je lui réponds : « Non, c'est faux, je fais des progrès : quand tu pars à l'autre bout du monde pour tes affaires, je ne cours plus me réfugier chez mes parents. Je ne te demande plus

combien de temps tu resteras éloigné de moi, qui tu vois et dans quel hôtel tu descendras. »

– Madame ?

Oui, je peux marcher, ou bien alors me laisser conduire...

– Madame !

Je sursaute, passagère de l'imprévu, prise en faute. Prise en faute et coupable, oui, puisque tout ce que j'ai toujours voulu éviter est en train de se produire, sans bruit, là, sur la banquette en moleskine de ce taxi où j'aurais dû m'installer seule, pour rentrer chez moi et attendre l'appel de mon mari, en voyage à Madrid. Il est d'ailleurs prévu que je le rejoigne dans quelques jours.

Je regarde mes mains, souillées de sang, et *les siennes*, celles de l'autre passager, en cette nuit de printemps, ses mains à lui, fines, osseuses, à la peau transparente, tachées elles aussi. J'ai posé mon foulard de soie sur ses blessures, je veux pour lui le plus doux des pansements, un voile, juste une caresse dont il se souviendra peut-être, à son réveil. Son visage blême aux yeux clos repose dans le creux de mon bras. J'ai l'impression étrange de bercer un enfant, et de n'avoir en tête qu'une seule idée : le protéger. Comme presque toutes les Orientales,

je suis née fille et mère en même temps, enfant et femme. Je voudrais le réchauffer, mais j'ignore comment. D'ailleurs, je ne suis pas certaine qu'il ait froid. Il respire à peine. Mes yeux effleurent ses longs cils dorés, son nez droit, sa bouche, la précision de l'ovale de son visage, et ce trait d'amertume, là, sur le côté droit... Je me sens si proche de cet homme que, pourtant, je ne connais pas. Une de mes longues mèches brunes a glissé sur son oreille, comme une plume. Je me redresse un peu et de ma main libre ramène la masse de mes cheveux en arrière, de peur que ce frottement, même imperceptible, ne perturbe son sommeil. Comment savoir? Après avoir longé le quai Branly, le taxi vient de ralentir. Le chauffeur se tourne vers moi. Il me regarde d'un air méfiant. Je sens bien que c'est sa dernière course et qu'il est pressé de rentrer chez lui.

– Madame, je vous emmène à l'hôpital?

L'hôpital, oui, bien sûr.

– Oui, déposez-nous à l'hôpital le plus proche.

– De toute façon, c'est la seule solution. Ce jeune homme a subi un sacré choc. Il faut qu'il soit examiné au plus vite...

– Oui, oui, vous avez raison, dis-je dans un murmure.

Un flot d'images incohérentes défilent dans ma tête. Des questions aussi... Pourquoi n'ai-je pas appelé la police et le SAMU au lieu de jouer les héroïnes? Avais-je à ce point besoin de quitter ma vie, notre vie à Kamran et à moi, pour pénétrer par effraction dans une autre? Le taxi reprend sa route. Le chauffeur, peu sensible à la situation, allume l'autoradio et accélère malgré la pluie fine qui ne cesse de tomber depuis quelques heures. J'entends, comme dans un songe, des nouvelles de mon pays, que je n'ai pas revu depuis 1979. Je pense à mes parents. Ma mère a tourné la page avec une force et un courage exemplaires, pour moi, sa fille unique, pour que je mène une vie normale et fasse de bonnes études, pour que je me marie et fonde une famille. Elle a reconstruit, décoré à nouveau, accepté d'autres repères, noué d'autres liens; elle a apprivoisé la nostalgie. Elle m'a confié que lorsqu'on est loin de son pays, rien ne peut nous démunir du seul bagage essentiel ici-bas, les pensées, l'âme, les souvenirs d'enfance, et que riche de cela, je pourrais franchir toutes les frontières sans jamais me sentir trahie ou tout à fait déracinée. Elle m'a appris que dans les moments douloureux, le matériel quitte la sphère de nos préoccupations et

perd toute valeur face à ce qui est l'essence même de nos existences : l'amour, la tendresse, l'entraide, le soutien inconditionnel de la famille. Et que la force jaillit du plus profond de nous quand nous en avons besoin. Ma mère m'a prouvé que les villes sont semblables à de la terre glaise et que chaque habitant, de passage ou non, est un sculpteur potentiel. S'il sait se montrer patient, il parviendra, un jour, à transcender le transitoire pour en faire son nid. Et tel un génie de l'architecture iranienne, il utilisera la lumière comme le noyau de chaque fruit, pour y créer une vie extérieure et intérieure. Mon père, lui, a vécu ce départ comme « l'adieu au pays ». Il souffre et sa souffrance me bouleverse. Je sais qu'il ne pourra jamais oublier ce qu'il a laissé derrière lui, notre maison à Téhéran, ses jardins d'Éden décorés de cascades et de petits ruisseaux où coulait une eau fraîche et transparente. Et l'entêtante odeur du jasmin. Et le chant des oiseaux... Et même la poussière.

Puis une musique de film succède à ce flash d'informations, devenues tristement banales. Quelques accords de piano couvrent le va-et-vient monotone des essuie-glaces sur le pare-brise. C'est joli et plutôt doux, pourtant je brûle d'envie de

dire au chauffeur qu'il va réveiller le blessé avec sa radio. Même si je vois bien qu'il est inconscient, qu'il est plongé dans un sommeil artificiel, à cause d'un automobiliste imprudent qui roulait trop vite. Et puis, s'il se réveille, là, tout de suite, il va avoir mal et je ne veux pas qu'il ait mal. Je connais cette mélodie, je pourrais même la chanter tout bas, pourtant je n'arrive pas à identifier ses accords mélancoliques. Une foule d'images défilent dans ma tête et se superposent aux visages des acteurs de ce film dont je peine à retrouver le nom. Je me souviens à présent... *Les Choses de la vie*, oui, c'est cela, c'est la musique des *Choses de la vie*. Je ne me rappelle pas le nom du réalisateur, un Français, mais je revois avec précision les beaux visages tourmentés de Romy Schneider et de Michel Piccoli. Un homme, une femme, la morsure du destin... Un peu ce que je suis en train de vivre en ce moment précis. Pourtant, je ne céderais ma place à personne, je ne laisserais à quiconque le soin de transporter *mon* inconnu vers le lieu de sa résurrection et de mon espérance. Pour l'instant, ce jeune homme est à moi. Dans quelques minutes, il sera entre les mains d'internes, de médecins, d'infirmières qui tenteront d'établir un diagnostic. D'autres visages

se pencheront sur lui, avec d'autres regards. Et demain – demain, c'est presque maintenant –, sa famille l'aura peut-être retrouvé. À son doigt, pas d'alliance, mais cela ne signifie pas grand-chose.

Bleus, jaunes, noirs ou verts, français, américains, anglais ou mexicains, les taxis du monde entier recèlent nos vérités et nos mensonges. Comme les miroirs dans les chambres des hôtels, ils ont tout vu, tout entendu, tout enregistré, tout absorbé : les plaintes, les pleurs, les rires, les disputes, sur fond de musique ou de commentaires politiques. Ils sont les témoins indiscrets du passé, du présent et du futur, et personne ne peut leur échapper. Personne. Le taxi roule toujours et je sais qu'il va bientôt s'arrêter. L'hôpital n'est plus qu'à quelques mètres. Je me redresse un peu sur mon siège, veillant à ne pas faire de mouvement brusque. Je ne dois pas attendre de voir l'enseigne des urgences pour me décider. *Décider.* Le mot s'impose de façon étrange dans ma tête. L'espace d'une seconde, un cri, bref, aigu, résonne en moi ; je revois une voiture filer à toute allure dans la nuit sans qu'il soit possible de mémoriser une marque, une couleur, ou les premiers chiffres d'une plaque d'immatriculation, puis moi en train de courir vers la victime qui, tel un oiseau en chute

libre, s'est affaissée sur l'asphalte. Je vois le sang couler, terrifiée, ne sachant que faire. Le quai Malaquais est désert. Un peu plus loin, trop loin pour que je prenne le risque d'abandonner le blessé, j'aperçois les lueurs d'un bar-tabac qui abaisse son rideau de fer. Nous sommes dimanche soir et je viens de dîner avec un couple d'amis dans une brasserie du quartier. Je m'approche, je m'agenouille au côté de ce jeune homme. Je trouve le malheur et le bonheur en même temps. Un inexplicable instinct de possession me guide, me parle. Il est des moments où nous sommes capables de tout ; *l'interdit, la tentation, la beauté...* Il ne va pas, *ne peut pas*, mourir dans mes bras. Pas comme ça. Pas maintenant. J'ai sur les lèvres ces quelques versets du Coran : « Rien ne vous atteindra hormis ce que Dieu vous destine... » Je pleure et je tremble à la fois. À la recherche d'un papier ou d'une carte qui pourraient me révéler l'identité de cet inconnu qui, déjà, ne l'est pas tout à fait et ne le sera jamais plus, j'ose glisser la main dans l'une des poches de son imperméable beige. Pas de baladeur, pas d'agenda ou de carnet d'adresses susceptibles de me fournir des informations sur son identité. Fébrile, j'essaie l'autre poche. Mes doigts rencontrent une carte plastifiée et un livre, pas très

épais. Sur la carte, je lis : *Sergueï Krasin*, étudiant à la Sorbonne. Il s'appelle Sergueï... Un nom russe. Exilé lui aussi ? Je comprends mieux ses grands yeux clairs, ses cheveux blonds comme le blé, et son sourire un peu désenchanté, tout à l'heure, au restaurant, car c'est là que nos regards se sont croisés pour la première fois. Le livre est un recueil de poèmes d'amour de Pablo Neruda, dans sa version originale. Un Russe qui lit l'espagnol ? Un crissement de pneus me fait tressaillir. Un taxi vient de freiner à notre hauteur. Je remets vite la carte et le livre à l'endroit où je les ai trouvés. Le compte à rebours de la culpabilité vient de commencer. Qu'est-ce que je fais ici ? Je devrais être chez moi, au lit, au mieux avec un bon livre, au pire devant un film de troisième catégorie à la télévision. Trop tard... Trop tard, ou trop tôt ? Le chauffeur baisse la vitre :

– Madame, vous avez besoin d'aide ?

– Voilà madame, nous sommes arrivés. L'entrée des urgences est...

Je sors de mes pensées. Il ne faut pas que je lui laisse le temps d'aller plus loin, de poser des questions auxquelles je n'aimerais pas répondre. Comment ? Je ne connais pas cet homme ? Il n'est ni mon mari, ni

mon frère ni un ami, pas même un amant de passage, mais alors ? Alors rien. Il ne faut surtout pas qu'il pose cette question. Je me dégage doucement, comme je le ferais avec un enfant à qui je viens de raconter une belle histoire pour qu'il trouve enfin le sommeil, et de ma main gauche, j'agrippe la poignée de la portière. Je vais descendre vite, et m'enfuir dans la nuit, comme une voleuse. Je balbutie :

– S'il vous plaît, prenez soin de lui...

Le chauffeur se tourne vers moi. J'ai les yeux baissés, le visage enfoui dans le col de mon imperméable, et la chevelure comme un rempart. Il fait sombre dehors. Et dedans. « Elle avait de longs cheveux, elle portait un imperméable bleu marine » : voilà le seul portrait-robot que pourra établir cet homme si tout à l'heure on lui pose des questions. Il ne songera pas au foulard de soie, les hommes remarquent rarement ce genre de détails.

– Comment ça : « Prenez soin de lui » ? Vous voulez dire que vous ne connaissez pas cet homme ?

– Heu... Si, mais je... Enfin... S'il vous plaît, oubliez-moi, dites que c'est vous qui l'avez trouvé... Veillez sur lui, je vous en prie, c'est tout ce que je vous demande.

– Madame, attendez !

Je sors de la voiture. Et je cours. Je cours aussi vite que j'ai appris à le faire lorsque j'étais étudiante à l'université de Berkeley, en Californie ; on m'appelait alors la « reine du jogging ». Je ne ratais jamais ce rendez-vous entre moi et moi, cette plage de solitude, à l'aube, et ces kilomètres que j'engloutissais, mes écouteurs vissés sur les oreilles, attentive aux battements de mon cœur et à une musique que je choisissais différente chaque matin. Même malade, même triste, je ne pouvais me passer de ce tête-à-tête avec mes humeurs et mes émotions secrètes de la veille avant de regagner les arènes du savoir et l'effervescence du monde.

Je ne réfléchis pas, je cours. Mes talons hauts ne me freinent pas dans cette cavalcade. Si je tombe, si je glisse, tant pis, mais je sais que cela n'arrivera pas. Il ne peut y avoir qu'un seul blessé dans cette histoire. C'est mathématique. Sinon à quoi servirais-je ? J'ai toujours servi à quelque chose ou à quelqu'un, c'est ma vocation, mon destin de femme orientale, ma nature profonde aussi.

Et je retrouve mon chemin, comme ça, avec des antiquaires, une ou deux galeries de peinture et quelques réverbères pour simples repères. Je connais

ce quartier comme s'il m'avait vue naître, chaque porche d'immeuble, chaque café, chaque arrêt de bus. J'habite le 7<sup>e</sup> arrondissement depuis toujours, j'y travaille, depuis toujours aussi, et voilà que j'ai un nouveau voisin. Un Russe. Il s'appelle Sergueï, il a des yeux bleus comme le paradis et habite 14 rue Jacob. C'est ce que j'ai lu sur sa carte d'étudiant. Quelques rues nous séparent, mais c'est bien peu pour les voyageurs que nous sommes. Est-il marié ? A-t-il des enfants ? A-t-il encore de la famille en Russie et pour quelles raisons a-t-il quitté son pays ? Et son appartement ? Comment est-il son appartement ? Petit, et meublé de façon modeste ? Sans doute, puisqu'il est étudiant. À moins qu'il ne travaille pour payer ses cours ? Non, en fait, il doit vivre dans une chambre de service ou en colocation peut-être, comme moi autrefois, à Berkeley. Mon Dieu, que suis-je en train de faire ? Il est plus d'une heure du matin. Mon mari a dû s'inquiéter et laisser des dizaines de messages sur le répondeur. Puisque je n'ai pas de téléphone portable. « Roxane, tu devrais avoir un portable, me répète Kamran à longueur de temps, tout le monde en a un aujourd'hui, sauf toi ! » Et il ajoute en riant – ce n'est pas un homme jaloux : « Je vais finir par croire que tu as des choses

à cacher! » J'aime bien le « sauf toi! », ces deux petits mots me rappellent qu'enfant déjà, je fuyais les règles établies et que mon esprit de contradiction était bien enraciné. Et, bien que je maîtrise correctement le français, j'ai toujours eu du mal à prononcer le « f »; je peux alors entendre « sauve-toi! » à la place de « sauf toi! » Kamran, en me considérant ainsi, en faisant de moi, parfois, une enfant inexpérimentée ou têtue, ou les deux à la fois, a raison, au fond. Je ne désire pas apprendre à conduire, je ne veux ni ordinateur ni téléphone portable et je suis toujours cette petite Iranienne exilée qui refuse de grandir. Est-ce la raison pour laquelle je viens de sauver quelqu'un et de l'abandonner dans le même temps? Cela n'a pas de sens. Et pourtant. Je sais l'érotisme qui naît du murmure entre le bien et le mal, entre la joie et la douleur. Je le désire et souffre de ce désir. Demain. « Demain, ce sera un autre jour et un autre début », disent les Iraniens. Demain, aux premières lueurs de l'aube, je retrouverai le chemin de l'hôpital. J'inventerai un prétexte pour arriver en retard à la librairie du boulevard Raspail où je travaille. Je dirai que je suis souffrante, ou que j'ai glissé dans la rue... Il pleuvait, je portais des talons hauts... Je ne travaille pas *dans* les livres pour rien.

Je sais inventer quand je le veux, même si je hais le mensonge. Devrais-je plutôt me rendre au commissariat de police? Aller enquêter à son domicile, rue Jacob? Non, l'hôpital, c'est mieux. Je me fauflerai dans les couloirs, pousserai la porte de sa chambre et m'approcherai de son lit. Je le regarderai en silence. Mes yeux lui diront ce que mes lèvres, jamais, ne laisseront échapper : « Cette nuit, mon ange, je t'ai sauvé. »